

**CHAUCER, Geoffrey (1986) : *Les Contes de Cantorbéry*, 2<sup>e</sup> partie, traduction française de Juliette De Caluwé-Dor, Louvain, Éditions Peeters, 265 p.**

Brenda M. Hosington

Volume 36, numéro 2-3, juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hosington, B. M. (1991). Compte rendu de [CHAUCER, Geoffrey (1986) : *Les Contes de Cantorbéry*, 2<sup>e</sup> partie, traduction française de Juliette De Caluwé-Dor, Louvain, Éditions Peeters, 265 p.] *Meta*, 36(2-3), 517–518.  
<https://doi.org/10.7202/003135ar>

- CHAUCER, Geoffrey (1986) : *Les Contes de Cantorbéry*, 2<sup>e</sup> partie, traduction française de Juliette De Caluwé-Dor, Louvain, Éditions Peeters, 265 p.

Les nombreux philologues, professeurs, étudiants et amateurs de Chaucer qui ont apprécié le premier volume des *Contes de Cantorbéry*, traduits en français par Juliette De Caluwé-Dor et publiés en 1977 (voir mon compte rendu dans *Meta*, 1979), se réjouiront de voir paraître ce deuxième volume. On y trouve, dans cet ordre, six contes : ceux de l'Intendant, du Cuisinier, de l'Homme de Loi, de la Femme de Bath, du Frère et du Semoneur. Ainsi, contrairement à ce qu'elle avait fait dans son premier volume, De Caluwé-Dor a gardé l'ordre des contes établis par Robinson, décision très sage. Autres changements et améliorations : elle a préféré fonder sa traduction non sur le texte de Robinson, mais sur celui de John Hurt Fisher (*The Complete Poetry and Prose of Geoffrey Chaucer*, 1977) et elle présente ce texte en regard de celui de sa traduction, ce qui s'avère très utile ; chaque conte est précédé d'une notice introductive qui définit le genre (fabliau, conte chevaleresque, etc.), fait ressortir les caractéristiques littéraires, stylistiques et parfois linguistiques, donne les sources (là où cela est possible), et contient souvent des remarques sur la traduction ; finalement, les notes sont à la fois plus nombreuses et plus copieuses que dans le premier volume, présentant au lecteur des explications textuelles, les sources de certaines allusions, ainsi que des références à la critique chaucérienne la plus récente. Elles permettent également à la traductrice de défendre ou d'expliquer certaines difficultés et libertés de traduction.

Dans ce deuxième volume des *Contes de Cantorbéry*, De Caluwé-Dor a su maintenir la fidélité au sens du texte dont elle a fait preuve dans sa traduction précédente. Il est remarquable que dans plus de 4000 vers, je n'aie trouvé aucun contresens ni faux sens. Il y a, certes, quelques inexactitudes et quelques pertes, quoique celles-ci soient souvent attribuables aux lacunes langagières. Un exemple suffira. Dans un passage très connu, la Femme de Bath se décrit ainsi : «But yet I haddle alwey a coltes tooth./Gat-tothed I was, and that becam me weel» (vv 602-603). De Caluwé-Dor remplace, à juste titre, la phrase proverbiale, «to have a colt's tooth» par un idiome français ayant le même sens, «être un chaud lapin». En ce faisant, elle perd nécessairement le jeu de mot entre «tooth» et «gat-tothed» (qu'elle explique pourtant dans sa note), mais, ce qui est plus sérieux, sa traduction, «J'avais aussi la dent de la chance», ne rend pas le double sens du terme en moyen-anglais, «dents écartées» et «signe de sexualité». Mais s'attarder sur des erreurs d'ordre relativement mineur serait injuste, vu la fidélité avec laquelle le sens de l'original nous est en général rendu.

Cette fidélité s'étend au style littéraire de l'œuvre. Tout comme dans son premier volume, De Caluwé-Dor a su rendre l'humour et l'ironie du poète anglais et reproduire la grande gamme de jeux stylistiques en laquelle il est passé maître. Le ton parfois grossier de certains contes (ceux de l'Intendant ou du Semoneur, par exemple) est respecté, comme cela se doit, et utilise des mots aussi vulgaires que ceux de l'original. Quant au Prologue de la Femme de Bath, où l'héroïne parle parfois sans ambages, parfois de façon euphémistique, mais toujours avec verve et humour, la traductrice réussit un véritable

tour de force. Un autre fait saillant : les nombreux proverbes et phrases proverbiales de Chaucer. Ils sont pour la plupart traduits littéralement, mais tout en gardant la *forme* proverbiale, ce qui n'enlève donc rien à l'effet stylistique du proverbe original ; cependant, à plusieurs reprises, De Caluwé-Dor a trouvé des équivalents français, comme par exemple, sa traduction de «With empty hand men may none hawkes lure» par «On n'attrape pas de mouches avec le vinaigre» (p. 148, v 158). Pour ce qui est des calembours, toujours très difficiles sinon impossibles à traduire, De Caluwé-Dor doit plus souvent se résigner à traduire l'anglais tout en expliquant le calembour dans une note («chased/chaast», «chassé/chaste», par exemple). Mais là où il est possible de respecter le jeu de mot, elle est à la hauteur de la tâche : la Femme de Bath, se lamentant sur sa jeunesse, dit avec nostalgie que «the flour is goone», le terme moyen-anglais «flour» voulant dire à la fois fleur, perfection et farine ; cette triple signification est très bien rendue par l'expression «la fine fleur», qui conserve parfaitement la polysémie.

Toute traduction littéraire est un acte d'interprétation textuelle ; le traducteur doit être en même temps critique littéraire. Dans le cas d'un texte médiéval comme celui de Chaucer, il doit être aussi philologue. Et en dernier lieu, faute d'être poète, il doit au moins jouir d'une sensibilité esthétique qui lui permette de comprendre et d'imiter la forme de l'original en même temps qu'il en saisit et en rend le sens. Dans ce volume, De Caluwé-Dor fait preuve de toutes ces qualités, ce qui nous fait attendre avec impatience la troisième partie de ces *Contes de Cantorbéry*.

BRENDA M. HOSINGTON